HELENE ROEDERER
ETUDIANTE ET RESISTANTE
(1921 - 1945)



ISBN 2-85934-149-9

25 F.

PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITE Jean Moulin

L'HERMÈS

Charle ROEDERER
19 Bd Clemenceau 57000 METZ
03 87 56 92 56 06 74 49 24 27

PUBLICATIONS DE Jean Moulin L'UNIVERSITE

HELENE ROEDERER
ETUDIANTE ET RESISTANTE
(1921 - 1945)

1985

Éditions L'HERMÈS
31, rue Pasteur 69007 LYON

Dépôt Légal Décembre 1985
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

ISBN 2-85934-149-9

INTRODUCTION

Le vendredi 10 mai 1985, une cérémonie du souvenir était organisée pour donner à une salle de travail de l'Université Jean Moulin, le nom d'Hélène Roederer, ancienne étudiante d'Histoire de la Faculté des Lettres de Lyon de 1938 à 1943, déportée pour faits de Résistance en 1944, morte d'épuisement à Ravensbruck le 10 mai 1945.

Au cours de cette réunion sont intervenus d'anciens camarades d'Hélène Roederer: Mr. Adrien Nemoz, Mme Suzanne Binétruy, Melle Suzanne Guyotat, Mme Raymonde Belot-Guyon. La valeur et l'élévation de ces témoignages ont vivement impressionné les assistants qui en ont souhaité la publication.

Par la suite, Mr. Philippe Viannay et Mr. Georges Gaillard ont bien voulu préciser par écrit le souvenir qu'ils gardaient d'Hélène Roederer, étudiante et résistante.

Quarante ans après, ces témoins permettent ainsi à la communauté universitaire lyonnaise de ne pas oublier celle qui est allée jusqu'au bout de son engagement pour la patrie, la liberté et la démocratie.

ALLOCUTION DE Mr. LE PROFESSEUR MICHEL LAFERRERE

Doyen de l'UER Faculté des Lettres et Civilisations

Nous sommes réunis pour donner à cette salle de travail le nom d'Hélène Roederer, étudiante d'Histoire de la Faculté des Lettres de Lyon, déportée pour faits de Résistance, morte pour la France à Ravensbruck, le 10 mai 1945, à l'âge de vingt trois ans.

Pourquoi cet hommage quarante ans après l'évènement?

Pour renouveler le geste des professeurs et des étudiants de l'époque, qui avaient installé le portrait d'Hélène Roederer dans une salle voisine de celle-ci. Plusieurs d'entre nous se souviennent de cette cérémonie, et aussi sans doute des mots prononcés par le Professeur Jean Deniau: «Elle restera parmi nous».

La formule peut être reprise aujourd'hui.

«Hélène Roederer restera parmi nous», dans cette salle où elle a travaillé entre 1938 et 1943.

Le temps qui efface beaucoup de choses, permet aussi de mieux discerner la signification profonde d'une vie, les traits essentiels d'une personnalité.

Il y a de la légende dorée dans la courte destinée de cette jeune fille, blonde, gaie, aimant la vie, sportive, excellente musicienne, brillante dans ses études: baccalauréat Math Elem à 17 ans, «Philo sucré» à 18 ans, en même temps que les premiers certificats de licence, préparation de l'agrégation d'Histoire à 21 ans.

Ses dons personnels, son milieu familial, l'Université qu'elle avait choisie, tout promettait à Hélène Roederer un bel avenir, malgré les difficultés de la guerre et de l'occupation.

Or très tôt elle s'engage dans des organisations de la Résistance pour y consacrer peu à peu le plus clair de son temps. Sans doute s'agit-il au début de tâches modestes mais dangereuses, dans un milieu nécessairement très cloisonné, à tel point que plusieurs de

ceux qui l'ont rencontrée à l'époque et se souviennent d'elle aujourd'hui, ne savaient pas quelles étaient ses responsabilités. En fait elle a contribué activement à la diffusion de deux publications de la presse clandestine: Défense de la France et Témoignage Chrétien. Elle a participé à différentes manifestations d'un Comité Interfac, créé par Jean-Marie Domenach, pour coordonner l'action des résistants des quatre Facultés de Lettres, Droit, Sciences et Médecine: pour plus de sécurité, certaines réunions de ce Comité se sont tenues sur les bas-ports du Rhône et les bancs de graviers qui s'y développaient alors.

Ayant suivi sa famille à Paris en septembre 1943, Hélène Roederer accomplit différentes missions, surtout dans le réseau Défense de la France. Peu avant le débarquement, fin mai 1944, elle rejoignit le maquis de Seine-et-Oise Nord et participa aux combats de ce secteur. Elle fut arrêtée par les Allemands le 25 juin 1944 et déportée au camp de Ravensbruck: de là elle fut envoyée dans différents commandos de travail près de Leipzig et de Stettin. Elle échappa de peu à la chambre à gaz, grâce au dévouement d'une camarade, mais ce fut pour mourir du typhus, à 23 ans, le 10 mai 1945, sans avoir revu sa famille, quinze jours après la libération du camp de Ravensbruck.

Chacun reconnaitra dans cette vie très courte et dramatique suffisamment de générosité, de clairvoyance et de courage pour que nous gardions le souvenir d'Hélène Roederer, comme celui d'autres étudiants de la même génération: le Docteur Fernand Belot, fusillé à Communay, le 9 juin 1944, et Gilbert Dru, fusillé place Bellecour, le 27 juillet 1944.

Ces trois jeunes étudiants lyonnais avaient au moins un point commun: ils étaient engagés dans des études supérieures longues et difficiles, étroitement associées à leur action de résistance. A la formidable machine du totalitarisme nazi, ils ont opposé les valeurs de l'intelligence.

Les historiens actuels de cette terrible période leur donnent raison. Des recherches récentes ont montré que le nazisme avait pris naissance dans un univers culturel quelque peu déliquescent, celui des années 20, et que son accession au pouvoir avait été facilitée par l'extraordinaire indifférence, non seulement des hommes politiques, mais aussi des intellectuels, envers les principes de la démocratie et du libéralisme.

La leçon de ce passé reste valable. Dans nos sociétés bureaucratiques, techniciennes, concentrées, fragiles, les dérives idéologiques sont toujours possibles, sur des idées trop simples et même des idées folles. Il faut corriger perpétuellement ces dérives en développant les valeurs de l'intelligence.

En ce sens *Héléne Roederer, agrégative d'histoire,* est à sa place dans cette salle de travail que nous réservons à la culture par le livre et la carte, à l'examen des faits, à la critique des idées, comme aux échanges entre camarades du même âge, au dialogue entre générations différentes d'enseignants et d'étudiants.

La vie d'Hélène Roederer comporte aussi un autre aspect: l'ardeur et le courage dans les missions souvent périlleuses qui lui furent confiées, la générosité dans les situations les plus dramatiques. Pour s'en convaincre, il suffit de relire le texte de la citation pour les grades de Chevalier de la Légion d'Honneur et d'Officier de la Résistance qui lui ont été conférés, ou bien des documents relatants son action dans les maquis de l'Oise et les commandos de Ravensbruck.

Pendant les cinq années de la guerre et de l'occupation, *Hélène Roederer, résistante,* est allée bien au-delà de ce qui était exigé d'elle.

Quarante ans après, cette générosité, ce courage, cet héroïsme forcent encore l'admiration, mais peuvent aussi apparaître comme inaccessibles, presque irréels, à nous qui vivons dans une ambiance tellement différente, celle d'une société de paix, de sécurité, d'assurances contre tous les risques, de statuts, de réglements et conventions définissant avec précision tout ce que nous devons faire.

Il y a plusieurs siècles, les Romains avaient stigmatisé les inconvénients de ces excès de précautions, par cet adage qu'Hélène Roederer, excellente latiniste, n'aurait pas eu de peine à traduire: *Propter vitam, perdere causas,* Pour sauver sa vie, perdre les raisons de vivre.

Si nous avons gagné en sécurité, ne sommes-nous pas en train de perdre ces raisons de vivre qui font surgir les héros et les saints?

Aussi, malgré les apparences, la générosité dont a fait preuve Hélène Roederer pendant une période exceptionnelle, garde-t-elle son actualité: pour que tout marche dans nos communautés d'aujourd'hui comme dans celles de jadis, il faut que chacun fasse un peu plus qu'il ne doit.

C'est le message qu'elle donnera dorénavant dans cette salle, aux jeunes et aux moins jeunes qui viennent y travailler.

En terminant, je voudrais remercier Mr le Président de l'Université Jean Moulin et mes collègues du Conseil de la Faculté des Lettres et Civilisation qui ont approuvé l'idée de donner à cette salle le nom d'Hélène Roederer.

Je remercie de leur présence mes collègues des autres UER et ceux des deux autres Universités, Lyon I et Lyon II, parmi lesquels je salue tout particulièrement le Professeur Jean Bruneau qui a connu l'horreur des camps d'extermination.

Mr le Recteur Maurice Niveau, retenu aujourd'hui à Saint-Etienne par les manifestations de la semaine de l'Education, m'a demandé de dire combien il regrettait de ne pouvoir assister à cette cérémonie.

Il me revient de saluer au nom de tous, présents et absents, plusieurs membres de la famille d'Hélène Roederer, qui n'ont pas hésité devant les fatigues de longs voyages pour être aujourd'hui présents parmi nous. Leur geste nous touche profondément. Il nous rapproche de celle que nous voulons honorer. Je remercie Mme Roederer-Petite d'avoir bien voulu me transmettre des documents si émouvants sur sa sœur.

Cette réunion n'aurait pas été possible sans le concours de deux anciens résistants, Mr Xavier Fontoynont et Mme Raymonde Belot-Guyon, qui m'ont aidé à regrouper des compagnons de lutte et de souffrance d'Hélène: Mr Adrien Nemoz, Melle Suzanne Guyotat, Mme Suzanne Binétruy ont accepté d'évoquer quelques souvenirs.

Je leur donne la parole en les remerciant.

TEMOIGNAGE DE Mr. ADRIEN NEMOZ

Responsable de Témoignage Chrétien pour la Zone Sud

Qui se souvient encore de ceux qui, en ces lieux, dès 1940, organisaient cette résistance spirituelle qui devait conduire à la résistance armée et à la libération de notre pays? Bien peu de gens en vérité!

Or voici qu'à l'initiative de Mr le Doyen Laferrère - et nous ne saurions trop le remercier - le souvenir d'Hélène Roederer, qui participa à cette toute première résistance, se perpétuera dans cette Faculté.

Nous étions fort peu nombreux en cette fin d'année 1940 à refuser l'armistice signé par le gouvernement de Vichy: engagés dans la guerre pour défendre une cause que nous estimions juste, il n'était pas question de cesser le combat avant qu'elle n'ait triomphé.

Que nous restait-il donc pour conforter notre espérance? Très peu de choses. Georges Bernanos écrivait alors: «Il nous reste les valeurs spirituelles comme une poignée de cendres dans la main. En soufflant dessus, on fera peut-être rougir une braise encore chaude et, si petite que soit la flamme, pourquoi n'embraserait-elle pas de nouveau toute la terre?»

Pour défendre ces valeurs spirituelles, un certain nombre d'hommes et de femmes se sont retrouvés à Lyon, rue de Constantine, autour de Stanislas Fumet et de l'hebdomadaire «Temps Nouveau»: le journal s'efforce à mots couverts de mettre en garde ses lecteurs contre les séductions de la collaboration. Mais, dès août 1941, sa parution est interdite.

Puisqu'on ne peut écrire librement ce que l'on pense, il faut le faire clandestinement. Le Père Chaillet l'a compris qui, dès novembre 1941, faît paraître le premier Cahier du Témoignage Chrétien: «France prends garde de perdre ton âme»; c'est un appel à la conscience chrétienne qui doit refuser d'accepter une idéologie raciste et totalitaire. Les Cahiers du Témoignage Chrétien se placent sur le terrain de la résistance à la pénétration des idées nationales socialistes dans les esprits; ils dénoncent le nazisme, sa volonté de dominer le monde et de faire disparaître les Juifs. Car, comme l'écrit

Jacques Maritain, «on ne pardonne pas à Israël et à son Christ d'avoir semé dans le cœur des hommes de ce monde des besoins et des aspirations qui se révolteront toujours contre la tyrannie et la force matérielle».

Cette tyrannie, le père de Montcheuil ne peut l'accepter: avant de partir pour le maquis du Vercors, où il va trouver la mort, il explique ses motivations dans les cahiers du Témoignage Chrétien: «L'Allemagne a engagé une guerre d'agression injuste: elle opprime les pays qui sont occupés. Nous devons aider à la libération de ceux qui sont asservis. Nous devons témoigner que l'Amour rend capable d'affronter la mort et qu'il n'est pas besoin d'allumer dans l'homme le feu de la haine pour obtenir de lui le sacrifice total».

Ce sacrifice total, Hélène Roederer l'avait accepté dés le début de son engagement dans la Résistance: elle fut de tous les combats que nous avons menés sous l'occupation dans ce bâtiment d'Histoire de cette Faculté des Lettres.

Il est difficile aujourd'hui de retracer ses activités pendant cette période: son enthousiasme n'avait d'égal que sa discrétion. Aussi me contenterai-je d'évoquer quelques moments privilégiés où nos routes se sont croisées:

1 - Avec la complicité de l'appariteur de la Faculté - qui ne prisait guère les Allemands* - j'avais entreposé des journaux clandestins dans la cave de la Fac à proximité de l'escalier qui y conduisait. Quelques jours après, ils avaient disparu!... J'appris par la suite que ce n'était pas la police qui avait découvert la cachette, mais tout simplement Hélène Roederer: elle utilisait elle aussi la cave comme cachette; estimant que j'avais placé mes journaux en un endroit beaucoup trop exposé, elle les avait remisés en un lieu beaucoup plus inaccessible, mais qu'elle était seule à connaître!...

2 - Ayant appris qu'un vitrail en l'honneur du Maréchal Pétain avait été placé dans une des chapelles de la basilique de Fourvière, j'avais pénétré en plein jour dans ladite église et, pendant que le sacristain chargé de monter la garde somnolait, j'avais procédé à l'enlèvement du vitrail que j'avais plié dans mon cartable. C'est au moment où je traversais le pont de l'Université avec mon précieux butin que je rencontrais Hélène Roederer: je lui avouais mon forfait; je n'oublierai jamais la joie que je lui causais et l'ardeur qu'elle mit à jeter les restes du Maréchal dans les eaux glauques du Rhône!...

3 - Lorsque Suzanne Guyotat, bibliothécaire de la Faculté des Lettres, me demanda si je connaissais quelqu'un susceptible de

---

* Il s'agit de M. Joseph Carrère, présent le 10 mai 1985.

s'occuper de la diffusion de «Défense de la France» en zone sud, tout naturellement je lui présentai Hélène Roederer qui commença à Lyon de travailler avec cette organisation, un travail qu'elle allait continuer à Paris avant d'être arrêtée au cours des combats qui précédèrent la libération de la capitale.

Jusqu'à sa mort à Ravensbruck, Hélène Roederer a témoigné pour la Vérité, pour la Justice et pour l'Amour: n'est-ce pas là un Témoignage Chrétien? Aussi me permettrez-vous de lui appliquer ces vers de Charles Péguy qui ont sans doute bercé sa jeunesse et qui me reviennent à la mémoire:

«Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre
«Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés...
«Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles
«Car elles sont le corps de la Cité de Dieu.»

cette cité où Hélène Roederer a aujourd'hui sa récompense...

TEMOIGNAGE DE Mme MARIE-SUZANNE BINETRUY

Membre du Réseau Navarre

Je voudrais évoquer rapidement les liens qui unissaient Hélène à cette maison, dire ce qui, ici, lui a été donné et ce qu'elle a rendu en retour.

La presse, le cinéma encore récemment nous ont appris qu'il y avait eu des femmes, dans la Résistance, celles, bien sûr, qu'y entraînaient un père, un frère, un mari. Or, pour surprenant que cela paraisse, il y eut aussi des femmes que seuls poussaient à la révolte et à l'action l'amour de leur pays et le souci de la dignité humaine. Cette exigence certes leur venait des héros de leur enfance: Bara, Le Cid, Starky, de l'environnement familial et scolaire mais, à elles seules, elles en avaient tiré la même conclusion que les hommes: le refus du désespoir.

Hélène Roederer était de celles-là qui, le jour même de l'armistice, tentait de joindre l'ambassade anglaise afin de gagner l'Angleterre.

Ce projet n'ayant pu aboutir, elle devient, comme on vous l'a dit, une de ces pionnières grâce à qui Lyon, et cette Faculté, vont prêter l'oreille à des voix autres que les slogans officiels et le mea culpa de la défaite.

Aussi les générations qui succèdent à la sienne auront-elles plus de facilités pour rejoindre un réseau ou une équipe, car une des difficultés de l'époque c'était de savoir comment contacter la Résistance. Certains l'ont souhaité qui n'y sont pas parvenus.

Cependant, grâce à ces pionniers, étudiants comme Hélène, professeurs comme Anne-Marie Soucelier, révoquée pour avoir refusé d'emmener ses élèves à un défilé dans lequel elle voit la consécration de la défaite, des consignes se transmettent, des noms circulent sous le manteau - Mandouze, Anglès - puis ouvertement, car comment conserveraient-ils le voile d'un pseudonyme, ceux qui se cotoient sur les gradins ou dans les maisons d'étudiants?

On réfléchit sur le cours de Marrou et sa condamnation de Sparte.

On colporte une réflexion de Hours, de Deniau.



C'est pourquoi vous chercheriez en vain dans un film comme «Le Chagrin et la Pitié» l'atmosphère de cette maison.

Il s'y était implanté en 1943, cantonné dans les faux papiers, les renseignements, le service social, un réseau des plus modestes: le réseau Navarre où se retrouvaient toutes les nuances politiques et religieuses.

Des étudiants, seulement des étudiants, se réunissaient pour rédiger des tracts, réfléchir sur l'organisation future de l'Université, et le local à chaque fois différent - où ils se rassemblaient, leur était fourni par d'autres étudiants qui, sans avoir jamais relevé d'un mouvement de Résistance, acceptaient volontiers de transmettre une lettre, héberger un inconnu, convoyer un fugitif. Il en est même quelques-uns qui, ralliés à une idéologie différente, ont tendu la main à des camarades en danger.

Quand la délation a frappé, elle a été le fait - et nous pouvons en être fiers - d'élèments étrangers à la Faculté.

Alors furent arrêtés à Lyon: Gilbert Dru, Pierre Haguenauer, deux des trois sœurs Soucelier, Danièle Jomaron, Fernand Belot - et je ne cite que les morts - et à Paris, Hélène, les armes à la main.

Vint le temps de la déportation.

Une robe, une cuiller, la faim, le sommeil, et l'attente - debout sous la pluie - courbée sur un chantier.

Un an ou plus sans un livre.

Un crayon parfois dont la possession pouvait entraîner la mort.

Dans ce dénuement deux recours: l'amitié, la mémoire.

Car fatigue, tristesse s'abolissaient parfois, un court instant, au rythme d'un vers, au partage d'un souvenir.

Par ses dons, son enfance heureuse et ses études, ici même, Hélène avait reçu plus qu'une autre. Aussi donnait-elle davantage, livrant à la mémoire commune mélodies, aperçus historiques, souvenirs de lectures et d'étés alsaciens, ouverture aux mutations du monde, force d'une volonté tendue vers l'action qui devait trouver son accomplissement dans la mort.

Domptée, Hélène malade eût sans doute pu échapper au transport vers Ravensbruck et demeurer, cachée par ses compagnes, dans ce kommando du Petit Koenigsberg libéré dès janvier 1945. Sa notoriété de meneuse ne le permit pas.

Meurtrie dans son corps, mais confortée par l'action accomplie - comment survivre si, découvrant un jour cet univers d'horreur et de folie, nous n'avions rien fait pour le combattre - elle sourira, avant de s'éteindre, à la victoire.

Et il n'est pas indifférent que, chrétienne à la foi sans défaillance, elle ait été soutenue et veillée à ses derniers jours par une compagne dont les convictions étaient autres: Marie-Claude Vaillant-Couturier. Puisse le nom d'Hélène témoigner ainsi de ces heures privilégiées de la Résistance et de la Déportation lorsque, oubliant partis et idéologies, des hommes et des femmes de bonne volonté s'unissaient pour la défense de la dignité humaine.

Ainsi nous pouvons penser que durant ces années de lutte ardente et ces longs mois de souffrance où chaque seconde s'étirait à l'infini, Hélène a connu les engagements, les choix, les rencontres qui jalonnent d'ordinaire une vie entière.

Une joie lui avait été refusée: l'enseignement auquel elle se préparait avec la même fougue et le même don de soi qu'à ses activités clandestines - et, elle l'espérait - momentanées.

Et voilà que, grâce à vous, Monsieur, cela même lui est rendu aujourd'hui où son nom, inscrit sur cette bibliothèque, rappelle à tous ceux qu'elle aurait pu avoir pour étudiants, cette foi en l'homme à laquelle, par tradition familiale et par choix personnel, elle a fait le sacrifice de sa vie.

TEMOIGNAGE DE
Melle SUZANNE GUYOTAT

Membre du Réseau Défense de la France

Monsieur le Doyen,

Je voudrais vous remercier de m'avoir invitée à cette cérémonie en souvenir d'Hélène Roederer.

Notre mémoire un peu défaillante depuis quarante ans ne me permettra pas de citer des dates très exactes ou des faits très précis: mais Hélène demeure présente en moi.

C'est grâce à notre camarade Adrien Nemoz, que j'ai fait la connaissance d'Hélène. Nemoz, étudiant en histoire à l'Université de Lyon était l'ami de mon frère, étudiant en médecine. J'avais reçu la visite de Philippe Viannay, brillant agrégatif de philosophie qui, arrivant de zone nord, me dit: «J'ai fondé un journal clandestin à Paris, pourrais-tu trouver quelqu'un qui t'aiderait à le diffuser en zone sud?». Ce journal, «Défense de la France», correspondait à ce que nous étions: jeunes étudiants ou étudiantes pour la plupart, tous épris de liberté, sans arrière-pensée politique et meurtris par la défaite de la France. Hélène, tout de suite, m'a répondu: «Je ferai tout ce que vous voulez. Je préparerai la diffusion du journal».

J'apprends aujourd'hui, par Nemoz, toute son action dans la Résistance à Lyon. Hélène était si discrète et modeste que je n'en savais rien jusqu'à ce jour.

Lorsque Hélène Roederer est arrivée à Paris en septembre 1943, nous avons été très souvent en contact l'une avec l'autre. Ce que nous faisions? En réalité tout, et rien, nous semblait-il... Nous aidions à l'impression du journal et à la fabrication des fausses cartes d'identité. Nous étions prêtes pour tout ce qui nous était demandé: liaisons ou missions. Nous avons transporté des «zincs» de Paris à Lyon pour Défense de la France et pour Témoignage Chrétien...

Je me souviens surtout de l'enthousiasme, de la gaîté d'Hélène dans des occasions renouvelées chaque jour, parce qu'elle était toujours disponible pour participer activement à la Résistance. Elle répondait avec sa gentillesse habituelle. Ses yeux bleus rieurs disaient son enthousiasme généreux.

Je l'ai déjà dit: je ne connaissais pas toute l'activité dans la Résistance d'Hélène Roederer, résistante exemplaire. Pendant ces années de guerre, j'ai été souvent témoin de sa vie. Des images du passé restent aujourd'hui gravées dans ma mémoire.

Je me souviens d'un jour où nous devions récupérer l'uniforme allemand d'un Alsacien enrôlé de force dans l'armée allemande. L'homme avait déposé son vêtement dans le clocher d'une église des environs de Paris. Prendre le vêtement militaire, et mettre à la place des vêtements civils pour cet Alsacien, tel était notre travail. Je nous revois toutes les deux, grimpant dans le clocher, riant et très joyeuses.

Arrêtée par la Gestapo quelques mois auparavant, je n'ai pas rencontré Hélène dans le maquis qu'elle avait rejoint à l'époque du Débarquement en juin 1944. Ceux et celles qui l'ont connue alors parlent avec émotion de son grand courage dans les combats au cours desquels elle a été capturée.

Au mois d'août 44, j'ai retrouvé Hélène à Ravensbrück où j'étais déjà arrivée. Telle a été ma surprise que je n'ai pu m'empêcher de lui dire: «Ah! quelle idée d'être ici». J'avais tant de peine de la retrouver dans cet enfer.

Après quelques semaines à Ravensbrück, nous avons été envoyées ensemble dans un transport pour Torgau, Kommando de Ravensbruck situé au sud de Leipzig. Nous faisions partie d'un convoi de 400 Françaises environ qui pour la plupart appartenaient à la Résistance. Nous sommes arrivés à Torgau assez valides. A cette époque, la plupart des déportées de ce transport n'avaientconnu que la prison. Hélène, je crois m'en souvenir, était arrivée directement en camp de concentration avec un convoi de déportés qui était passé par Sarrebrück.

A Torgau on nous a dit: «Vous allez travailler dans une poudrerie». Nous avons répondu: «Nous ne voulons pas travailler dans une poudrerie». Le SS du camp et les gardiens tellement suffoqués de voir ces femmes qui ne voulaient pas obéir ont pensé: «Ces Françaises sont insensées. Pourquoi ne veulent-elles pas travailler? d'autres l'acceptent bien». Je dois reconnaître que ce camp n'était pas très dur. Nous le considérions comme un camp assez paisible, où le sabotage était possible.

Naturellement Hélène était de celles qui affirmaient: «Il ne faut pas travailler pour l'ennemi».

Nous sommes restées à Torgau une quinzaine de jours. Les gardiens ne savaient que faire de ces femmes si peu dociles et attendaient des ordres de Ravensbrück. Soudainement, un beau matin

avec force et cris, on nous sépare en deux groupes (ou Stück, soit «morceau» dans le langage allemand des SS): 250 femmes d'un côté, 250 de l'autre. Le groupe dont Hélène et moi faisions partie fut de nouveau dirigé sur Ravensbrück. Non parce que nous avions été les plus contestataires. Ce fut seulement le fait du hasard.

Pour vous donner une idée du nombre de femmes de toutes nationalités, principalement des Françaises, des Polonaises, des Ukrainiennes, des Gitanes ou des Allemandes déportées à Ravensbrück, voici quelques chiffres: nous sommes parties de Ravensbrück, la première fois, dans un convoi avec les numéros matricules 57 000 et suivants. Au second départ, au retour de Torgau, nous portions les numéros 75 000 et suivants. Donc, en quinze jours probablement 20 000 femmes de toutes nationalités avaient été déportées à Ravensbrück.

De Torgau, nous sommes reparties dans des conditions toujours les mêmes, pas très confortables, jusqu'à Ravensbrück. Nous y sommes restées quelques jours et de là nous avons été envoyées dans un camp de terrassement. Etait-ce la punition de n'avoir pas fait comme tout le monde, et d'avoir un instant refusé de travailler? La question reste sans réponse. D'autres déportées plus dociles faisaient aussi partie du convoi...

Ce camp de Kœnigsberg, qu'entre nous, dans notre langage de concentrationnaires nous appelons le Petit Kœnigsberg ou Kœnigsberg sur Oder, était à la frontière du Brandebourg est et de la Poméranie. Il était situé dans un terrain boisé et vallonné à quelques kilomètres de la petite ville de Kœnigsberg (aujourd'hui Chojna en Pologne), à 50 km au sud de Stettin, sur la rive droite de l'Oder au niveau de la boucle du fleuve.

Ce camp de Kœnigsberg, dans les documents officiels publiés sur les camps et prisons nazis en 1949, par la Croix-Rouge internationale à Arolsen (Autriche), est signalé de la façon suivante: «Kœnigsberg - Neumark - Camp de femmes. Travail: construction d'un terrain d'aviation.»

C'était un petit camp misérable à notre arrivée, déjà envahi par la vermine. Dans ce transport nous étions environ 500 femmes, françaises, polonaises, ukrainiennes et quelques allemandes. Pour la construction de l'aérodrome et pour d'autres travaux, la majorité des Françaises et quelques Ukrainiennes étaient réparties en deux équipes: celle de la «forêt» et celle du «plateau». Je me souviens des pics lourds à manier. On cassait des cailloux, de la glace. On transportait des mottes de gazon. Il y avait des rails qu'il fallait soulever, des wagonnets qu'il fallait charger à la pelle. Une sorte de locomotive trainait les wagonnets. En accord avec les règlements de l'administration nazie, sur les chantiers, le travail des déportés était parfois loué à des entreprises privées, qui payaient bien notre terrible travail,

très mal fait. Les membres de la Gestapo s'enrichissaient ainsi de trois marks par jour et par personne. Notre entreprise de travaux publics se nommait Franz Kübel de Stettin. Nom difficile à oublier! Ce camp de Kœnigsberg était très dur. Le travail nous épuisait, le froid devint vite intolérable.

Dans un camp de concentration nazi, améliorer le sort d'une camarade plutôt que son propre sort ne relève pas de la bonne éducation mais de l'héroïsme. Hélène connaissait parfaitement l'allemand, elle aurait pu en tirer quelques avantages. D'autres l'ont fait, on ne peut les blâmer. Par exemple: avoir un petit morceau de pain en plus ou faire un travail facile. Hélène ne pensait qu'aux autres.

Je revois Hélène, désignée un jour pour accompagner comme interprète le conducteur de la locomotive de la forêt. Nous l'avions poussée à accepter ce travail moins fatigant. Elle avait quelque difficulté pour marcher. Le soir, Hélène arrive triomphante en disant: «J'ai volé un morceau de pain pour vous». Vous voyez combien Hélène était généreuse! Elle ne pensait qu'à celles qui étaient autour d'elle.

Une autre image d'Hélène au camp de Kœnigsberg. Il faisait déjà très froid. Nous étions à peine vêtues et transpercées par le vent glacial qui soufflait sur le plateau. Hélène, très bonne musicienne, pour nous réchauffer le cœur, se mit à fredonner la partition de violoncelle, d'une sonate de Mozart ou de Haendel.

Hélène Roederer n'est restée que quelques semaines au camp de Kœnigsberg sur Oder, qui reste pour nous le camp de la mort. Nous n'en sommes revenues qu'une trentaine.

Je ne peux oublier ce matin des débuts de novembre peut-être où, avec des menaces et des hurlements, tels et tels numéros doivent s'aligner dans la cour, contre le mur. C'était soi-disant des malades qui devaient aller «se reposer» à Ravensbruck. Alors je me suis précipitée et j'ai dit avec mon allemand très mauvais: «Mais celle-ci n'est pas malade, vous le voyez bien, elle ne doit pas partir». J'étais si anxieuse de voir partir Hélène sans moi. Un peu plus âgée qu'elle de quelques années et d'esprit moins frondeur, je la protégeais, me semblait-il. Mais il n'y avait rien à faire...

C'est le dernier souvenir que je garde d'Hélène, me regardant, me faisant de grands gestes, me disant au revoir.

Je sais que assez rapidement elle a été très malade à Ravensbrück. A son départ de Koenigsberg, elle souffrait d'une cheville. Arrivée à Ravensbrück, je crois qu'elle a eu le typhus, fut mal soignée au Revier. Mais Marie-Claude Vaillant-Couturier l'a très affectueusement entourée. On dit parfois qu'il n'y avait pas de chambre à gaz à Ravensbrück... Il y en avait une. Marie-Claude a sauvé Hélène de la chambre à gaz et l'a soutenue jusqu'à sa mort.

Lorsque je parle d'Hélène aux uns et aux autres, qui l'ont connue dans la Résistance ou dans les camps de concentration, la réponse est unanime: «Ah oui! Hélène comme nous l'aimions. Elle était si sympathique, si courageuse! Quelle tristesse qu'elle nous ait quittée».

Je voudrais, avant de terminer, évoquer le souvenir de Monsieur et Madame Roederer, les parents d'Hélène, qui dès leur arrivée à Paris en 43, nous ont reçus si généreusement chez eux à Chatenay-Malabry. (La rue de la maison qu'ils habitaient porte aujourd'hui le nom d'Hélène). Ces admirables parents accueillaient ceux que nous appelions le Comité directeur de Défense de la France. Nous étions sept ou huit qui arrivions chaque semaine à 8 heures ou 9 heures du soir. Nous repartions le lendemain matin à l'aube. Certes nous étions très prudents, mais il faut bien mesurer les risques supplémentaires que prenait cette grande famille déjà engagée dans la Résistance.

MESSAGE DES DEPORTES POUR LE 40ème ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION DES CAMPS DE CONCENTRATION

Avril-Mai 1945 - 1985

Lu par Mme RAYMONDE BELOT-GUYON
Ancienne étudiante de la Faculté des Lettres de Lyon,
résistante, déportée au camp de Bendorf

Quarante ans après notre libération des camps de la mort et de la dictature du nazisme, nous refusons d'oublier et de laisser oublier l'expérience que, dans l'univers concentrationnaire, nous avons faite de l'avilissement, des tortures et de l'extermination de millions d'hommes. De la servitude et des atrocités que nous avons subies, nous n'avons pu être libérées que par l'effort conjugué des armées alliées et des organisations de résistance intérieure des peuples épris de liberté et de respect des droits de l'homme.

Pour que notre Europe ne revoie plus jamais les atrocités barbares dont elle fut le théatre sous le règne du nazisme et du facisme, nous devons être, aujourd'hui, les bâtisseurs d'une Europe unie et fraternelle par la mise en œuvre de la déclaration universelle et de la convention européenne des droits de l'homme. Seules l'union et l'active coopération des peuples pourront préserver la France, l'Europe et le monde de revoir les horreurs et la barbarie dont nous restons les témoins après en avoir été les victimes.

Sans haine, ni ressentiment à l'égard d'aucun peuple, restons vigilants et agissants à l'encontre de toute renaissance du nazisme, du racisme, de l'antisémitisme et du totalitarisme.

Dans le moment où nos rangs s'éclaircissent, nous n'omettrons pas de transmettre notre message à la jeunesse. Avec elle nous travaillerons à construire ce monde libre et fraternel dont nous rêvions au jour exaltant de notre libération, il y a quarante ans.

A MON AMIE HELENE ROEDERER
Morte à RAVENSBRUCK

Noël au Camp

Hélène, chante nous du Bach.
Les notes pures de «Prélude, Toccata et Fugue» coulent comme un ruisseau dans l'atmosphère fiévreuse du Revier.
Le typhus fait des ravages, et passent les cadavres nus de nos camarades, tirés aux cheveux par les Zimmer dienst.
Pourtant:
Chante nous du Bach, Hélène.
Car c'est la nuit de Noël. En vain, Ludmilla nous a fredonné des airs d'opérette, trop souvent interrompue par le passage des corps avilis, décharnés, qui s'éraflaient au plancher malpropre. Nous voulons une autre nourriture. Au troisième étage des lits, fermons les yeux dans l'ombre.
Hélène, chante nous du Bach.
Sans effort, la mélodie de sa voix fraîche traverse le silence épais de souffrance. Elle nous dit qu'il est une autre vie. Nous connaîtrons encore le soleil des matins clairs.
Chante nous du Bach, Hélène.
Toi, tu vas mourir, amie, et tu le sais. Tes yeux bleus se fermeront sur l'horreur du camp. Tu vas mourir sans avoir revu cette famille musicienne, tu vas mourir sans ta vieille maison d'Alsace.
Chante nous du Bach, Hélène.
Les souvenirs de ta bienheureuse enfance vibrent dans ta voix. Tu seras plus vivante en nous que la vie présente. Tu feras taire toutes les chansons, nous ne passerons plus un Noël sans toi.
Chante nous du Bach, Hélène.
«Prélude, Toccata et Fugue».
Tes yeux clairs brillaient dans la nuit,
Ta voix limpide dépassait tous les désespoirs.
Merci, Hélène.

Francine ALEXANDRE, Noël 1945.

TEMOIGNAGE DE Mr. PHILIPPE VIANNAY

Fondateur du mouvement Défense de la France

Je ne puis, encore aujourd'hui, penser à Hélène Roederer sans éprouver une sorte de fascination. Peu de fois dans ma vie j'ai rencontré un être qui puisse à ce point se résumer à une volonté. Non qu'elle fut dépourvue d'autres qualités: elle était belle, intelligente, fière, rieuse, intrépide. Mais tout en elle s'ordonnait autour de ce qu'elle avait choisi. Ensuite elle faisait front à tout, sans hésitation.

Quand je l'ai rencontrée en 1943 son choix était la Patrie: tout mettre en œuvre pour reconquérir sa liberté perdue. J'eus l'insigne honneur d'être pour elle celui qui guidait son engagement au service de cette cause qui, pour cette alsacienne, avait une réalité presque charnelle.

Quel fut son rôle et quelle était sa manière d'être?

De l'automne 1943 à avril 1944, périodiquement, la dizaine de membres de l'équipe dirigeante de Défense de la France se réunissait de 20 h à 6 h du matin du lendemain, à Chatenay, dans la maison qu'habitait Hélène avec ses parents. Le salon nous était laissé par Mr et Mme Roederer qui acceptaient comme naturelle cette périlleuse hospitalité. Tout au long de la nuit nous organisions les actions à venir, rédigions les instructions, préparions le mouvement aux perspectives du débarquement.

C'est dans le cadre de ces réunions que se situait le rôle d'Hélène. Une des principales difficultés de l'action clandestine était la gestion des rendez-vous puisque personne ne devait savoir où logeaient les autres. Si un rendez-vous était manqué, toutes les suppositions étaient possibles et les opérations en cours étaient compromises. Il fallait donc pouvoir retrouver le contact perdu ou savoir si vraiment quelqu'un avait disparu.

Hélène était responsable du dispositif de rattrapage. Elle apprenait par cœur, au cours de nos séances nocturnes, les rendez-vous de chacun entre deux réunions et devenait ainsi la référence commune; et il suffisait de la rencontrer pour retrouver le contact avec celui qui avait été manqué, en allant à un de ses prochains rendez-vous indiqué par

Hélène. La rencontrer cela voulait dire la retrouver dans une des deux rues, définies à chaque réunion, une pour le matin, l'autre pour l'après-midi, où elle devait marcher dans un sens donné pendant dix minutes. Le système fonctionna, au mieux de la sécurité de tous, sans aucune défaillance de mémoire d'Hélène.

Un seul incident qui aurait pu être dramatique et qui révèle un aspect de son caractère. Pour assurer la protection des réunions, Génia Gemälhing ou moi-même apportions avec nous cinq ou six révolvers, que nous déposions sur la table. Ils étaient chargés, prêts à servir, en début de réunion. Un jour Hélène prit un des révolvers, le plus gros, un 11 mm à barillet, tira une balle dans le plafond et dit, au milieu du silence stupéfié de tous (seul se manifesta Monsieur Roederer qui de sa chambre au-dessus donnait des coups de canne sur le plancher quant il trouvait que nous faisions trop de bruit): «Daniel tu devrais être mort». Il s'agissait de Daniel Jurgensen devenu depuis ambassadeur. Qu'était-il arrivé? Hélène croyait le révolver encore vide et s'était amusée à tirer Daniel. A la dernière minute elle se rappela l'ordre de son père quand elle était enfant: ne jamais viser quelqu'un avec une arme par jeu. Elle releva son arme et appuya sur la gachette. La réunion continua et Hélène apprit ses rendez-vous.

Disciplinée au plus profond d'elle-même, totalement cohérente aussi. Défense de la France exhortait souvent les français qui voulaient résister à récupérer des armes sur les allemands. Pour elle, dire c'était aussi faire. Dans le métro, une crosse dépassait de l'étui d'un officier. Elle prit l'arme sans qu'il s'en aperçut et nous la rapporta.

Son arrestation aussi montra qui elle était, qui fut provoquée par son caractère indomptable. Elle participait comme agent de liaison aux combats du maquis de Seine-et-Oise en juin 1944. Interpellée dans une rafle sur la route, alors qu'elle roulait à bicyclette, elle fut fouillée. Aucune arme n'ayant été trouvée elle allait être relachée. Elle insulta alors, en allemand, le chef de la patrouille qui, furieux, lui arracha son sac et en vida le contenu sur le sol. Une cartouche de révolver oubliée en tomba et ce fut Ravensbrück.

Absurde mais superbe. La vie clandestine - avec ce qu'elle comportait de mensonges, d'habiletés, d'économie de sentiments -n'était pas vraiment faite pour elle. Elle avait été attirée par l'engagement, avait respecté souplement les consignes que cela comportait et j'étais sûr qu'interrogée elle ne dirait rien (un jour, un ami la surprit qui s'entraînait en attrapant à pleines mains des marrons brûlants pour se préparer à d'éventuelles tortures). Mais elle n'avait quand même pas pu s'empêcher de rester elle-même: intrépide et fière.

TEMOIGNAGE DE Mr. GEORGES GAILLARD

Membre du mouvement Défense de la France

Mr le Doyen Laferrère m'a demandé d'évoquer en quelques lignes les souvenirs que ma mémoire et mon cœur gardaient d'Hélène Roederer, plus de quarante ans après sa tragique et héroïque disparition dans un camp de concentration nazi. Je n'ai pas tenu registre de nos actions communes laissant sans y prendre garde, le temps gommer les détails précis; mais le souvenir d'Hélène en moi reste étonnamment vivant.

Nous nous sommes rencontrés la première fois, je crois, en 1940-1941 dans le car qui, de Saint-Chamond, conduisait lycéennes et lycéens vers les établissements secondaires de St Etienne. Le père d'Hélène, Monsieur Roederer, dirigeait alors les Aciéries de la Marine, la plus importante entreprise industrielle de la région saint-chamonaise. J'appréciais très vite la gentillesse, la simplicité de mise et de ton d'Hélène; la joie habitait sa voix et pétillait dans ses yeux qui se plissaient quand elle riait. J'avais été invité quelquefois le dimanche aprés-midi par ses parents, rencontrant chez eux sa sœur, ses frères et d'autres camarades du lycée. Je garde un souvenir émerveillé, moi qui à cette époque découvrais la musique et *Jean-Christophe,* de ces moments musicaux où Hélène, sa mère, sa tante -Mme Brustlein - se saisissaient d'un instrument et, au pied levé, sans partition, interprétaient telle pièce de Bach, Mozart ou Beethoven. A peu près au même moment Hélène me faisait découvrir les premières traductions d'Ernest Wiechert. Je notais son attachement à certaines valeurs de la culture allemande, ce qui ne l'empêchait pas et de quelle façon, de rejeter le régime nazi et celui de Vichy!

J'avais commencé à participer modestement, dès 1941, à des mouvements de Résistance dans la Loire. C'est Hélène Roederer qui, en 1942, me présenta à Suzanne Guyotat et m'enrôla dans le mouvement «Défense de la France». Notre rôle, qui aujourd'hui peut paraître bien simple, consistait à mettre en place, patiemment, un réseau d'acheminement et de distribution. En dépit de mon infirmité (on ne disait pas alors handicap), Hélène puis les autres responsables, me confièrent

des tâches plus étendues, dans le sillon de la Saône et du Rhône et à partir de là dans les départements limitrophes. Les historiens aujourd'hui reconstituent les organigrammes des réseaux. Pour d'évidentes raisons de sécurité nous les ignorions. Nous tâtonnions dans l'ombre d'une manière incroyable. Nous n'étions, quand j'y pense, qu'une poignée. Chaque nouvelle recrue était une petite victoire. Sans doute, avant de proposer ouvertement à quelqu'un d'entrer dans le mouvement, nous entourions-nous de précautions, de recommandations, mais venait le moment où il fallait abattre son jeu. Beaucoup se récusaient alléguant leurs responsabilités familiales. Ils promettaient le silence, mais une parole imprudente pouvait si vite être lâchée. Ceux que nous convainquions menaient avec nous une vie qui, dès 1943, se révéla dangereuse. Quelle tristesse, quelle responsabilité aussi éprouvions-nous à la nouvelle de l'arrestation d'une nouvelle recrue. Encore ne les connaissions-nous pas toutes. Entre plusieurs dizaines d'exemples, pour des raisons personnelles, je garde le souvenir de la famille Cave. Marie était notre camarade à Hélène et à moi; Paul, son jeune frère, connaissait quelques-uns des frères d'Hélène. Le père et la mère de Marie et de Paul, résistants dans l'âme, approuvaient l'action de leurs enfants. Le 10 mai 1944, le père, la mère, Marie furent arrêtés; un peu plus tard ce fut le tour de Paul. Tous devaient être déportés. Seul Paul revint de l'univers concentrationnaire via la Suède. Ceux qui comme moi ont survécu ont le sentiment d'avoir bénéficié d'une espèce d'injustice. Pourquoi eux? Pourquoi pas moi?

Presqu'à chacune de nos rencontres à Hélène et moi, soit dans le square Raspail, soit en gare de Perrache, ou mieux encore dans l'omnibus de 18 h 50 qui partait du quai nº 5, nous nous communiquions les arrestations de tels de nos camarades, nous prenions la décision de mettre en veilleuse un secteur qui nous paraissait menacé. Les jours, les mois comptaient double, la tension nerveuse était grande. Je n'ai pas vu une seule fois Hélène se décourager. Il y avait une espèce de vie quotidienne de la Résistance, certes proche «de la claire nuit de l'angoisse», mais rythmée par nos incessants déplacements en train. Même après l'installation des Roederer à Chatenay-Malabry, nous avons continué à nous rencontrer, mais moins souvent. Nous nous impatientions, l'un et l'autre, de n'avoir que des journaux à diffuser. Hélène m'avait procuré tout un lot de tampons grâce auxquels nous fîmes des centaines de faux-papiers. Cela ne nous suffisait pas. Hélène, on le sait, devait combattre avec les maquis de Seine-et-Oise; moi, depuis 1943 au sein du réseau «Alibi». Je «faisais» du renseignement ce qui se conciliait avec nos activités dans le mouvement «Défense de la France».

Nos activités de Résistants devaient aussi se concilier avec nos études supérieures d'histoire et de géographie à l'Université de Lyon.

Ce n'était pas facile. Le temps de jour et de nuit pris pour les missions était enlevé à l'étude. Nous en souffrions mais, dans les circonstances tragiques que nous vivions, nous n'aurions pas accepté la tour d'ivoire et le ronronnement de la vie d'étudiant tranquille et studieux.

Pourtant, et de cela je garde un souvenir lumineux, nos études nous passionnaient; nous respections et admirions tous nos maîtres. Avec Hélène nous avons souvent évoqué tel passage des cours de Mrs Doucet et Fugier en histoire moderne et contemporaine; Déniau en Moyen-Age; Marrou en histoire ancienne; Gibert et Allix en géographie. Nous n'avions sûrement pas une culture politique comparable à celle de nos futurs cadets des années 60, mais nous sentions bien que c'était l'Université qui nous avait donné la passion de la liberté et de la démocratie. Tout naturellement notre combat en découlait.

Aussi est-il vraiment bon et juste que le nom d'Hélène Roederer soit donné à un local universitaire où elle avait étudié, espéré et combattu.



HELENE

MORTE POUR LA FRANCE

Texte de la citation pour: Chevalier de la Légion d'Honneur
Officier de la Résistance.

Jeune Alsacienne d'une nature indomptable, n'ayant jamais accepté la défaite, n'a cessé pendant 4 ans de lutter contre l'occupant en diffusant des journaux clandestins, convoyant des parachutistes, aidant les réfractaires.

A exigé de ses chefs, au moment de la création du maquis, l'honneur d'aller se battre. A forcé l'admiration de ses camarades lors d'un combat où 60 partisans furent encerclés par tout un régiment allemand, en accomplissant avec une bravoure désespérée, au vu et sous le feu de l'ennemi qui ne cessait de tirer sur elle, les missions de transmissions d'ordres qui permirent aux 2/3 des effectifs d'échapper à l'ennemi.

Est retournée 2 jours après sur les lieux du combat pour récupérer les armes abandonnées par les partisans. Prise les armes à la main, en a tellement imposé par son attitude aux Allemands qu'ils n'osèrent pas la fouiller.

Déportée dans les camps de concentration d'Allemagne, ne s'est jamais départie de son attitude farouche et indomptable. A saboté et fait saboter autour d'elle le travail exigé des déportées dans les usines d'armement. Morte d'épuisement quelques jours après la libération. Idéalisée par ses souffrances et sa mort, est devenue une figure de légende pour ses camarades de combat.

Hélène-Marie Mathilde ROEDERER

(5 juin 1921-10 mai 1945)

Fille de Joseph Roederer.

Hélène naquit à Dilling, prémices du bonheur de ses parents, Joseph Roederer et Jeanne Friedel. Ce bébé blond très clair, aux yeux bleus très pâles, devint vite une petite fille sage, réfléchie et gaie et pour ses frères et sœurs puînés, un chef de file.

Son intelligence ouverte et ses ardeurs au travail prendront ce que la vie pouvait offrir et la pousseront à étudier avec passion ce qu'on lui proposait. Sa tante Marie Friedel en fit une latiniste et une helléniste fort compétente. Après un baccalauréat brillamment passé, elle hésita un instant entre sciences et lettres avant de se lancer dans les études d'histoire auxquelles elle se donna avec la plénitude qu'elle apportait à toutes choses. C'est au milieu de ses chères études que vinrent la surprendre les événements de la Résistance.

Hélène était d'une rectitude absolue; elle repoussait la restriction mentale et n'admettait pas la retenue pour qui avait entrepris quelque chose et accepté une tâche. Elle avait déjà fait preuve de ces qualités quand elle s'était occupée du mouvement scout, où elle s'était dépensée sans compter et avait fait de solides amitiés. Elle se lança avec la même passion dans les mouvements de résistance qui prirent naissance au milieu de ses camarades les étudiants lyonnais. Tout de suite, elle s'y fit remarquer par son ardeur et son enthousiasme prêt à toutes les missions. Combien de fois elle frôla le danger, il serait trop long de le raconter. Elle en riait elle-même, après coup, de son rire courageux et fort.

Lors du départ de ses parents de Saint-Chamond pour Châtenay-Malabry, Hélène suivit «Défense de la France» et reprit, à Paris et à travers le pays tout entier, de périlleuses missions. Malgré les menaces et, parfois, les bravades les plus hardies, elle passa à travers les dangers, sans dommage, jusqu'à fin juin 1944.

Le 19 juin, à Ronquerolles, dans l'Oise, le groupe dont elle faisait partie fut surpris dans les bois par une assez forte unité allemande. Devant la perspective d'un combat, le chef de détachement essaie

d'écarter les femmes et leur confie, d'urgence, une mission lointaine. Hélène, furieuse, refuse d'obéir et de quitter ses camarades. Philippe lui donne alors des ordres à porter à des éléments voisins et engagés. «Je l'ai suivie, disait-il ensuite, à l'aller et au retour, qu'elle a effectués debout et aux vues de l'adversaire, aux coups de feu que l'ennemi tirait sur elle et qui, d'abord, s'éloignaient, puis se rapprochaient».

Ils avaient affaire à des forces très importantes qui les enveloppèrent et il fallut leur échapper, par des cheminements rampants à travers les taillis, entre les tirailleurs ennemis, après avoir enterré armes et impédiments et surtout, documents.

Cinq jours après, 25 juin 1944, Hélène va déterrer les armes et sa machine à écrire et se rendant à sa nouvelle mission est arrêtée par un barrage sur route à Nesles et, trouvée porteuse d'armes, est incarcérée à l'Isle-Adam.

Après un mois au secret, à Fresnes, elle passe une semaine à Romainville, est emmenée de là à Ravensbruck.

Avec 500 françaises de Ravensbruck, elle est envoyée à Torgau, en Saxe, réparer des obus: mais le travail est si proprement saboté que les Allemands les renvoient à Ravensbruck et les remplacent par 150 juives polonaises. Elles sont alors dirigées sur Kœnigsberg sur Oder où on les emploie à l'installation d'un camp d'aviation. Un dimanche de novembre, elle est évacuée par erreur comme malade sur Ravensbrück, où peu après elle tombe réellement malade d'une scarlatine, des conséquences de laquelle elle ne se relèvera jamais. Elle ne quitte pas l'infirmerie de tout l'hiver 1944-45. Trop épuisée, elle ne peut être évacuée en Suède, fin avril, avec ses compagnes.

Elle mourut doucement le 10 mai 1945.

L'Eglise célébrait ce jour-là la solennité de l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Citation de Légion d'honneur et Croix de Guerre.

Achevé d'imprimer sur les presses
des Editions L'HERMÈS, 31, rue Pasteur 69007 LYON
Décembre 1985 - Code éditeur: 961

TÉMOIGNAGES

Marguerite-Marie MICHELIN
« Mémoires de Déportation » (Inédit - Extraits)

« Après le lavage et le comptage, nous sommes enfermées pour la journée dans une assez grande baraque avec tables et bancs. Nous somme 100 femmes, et retrouvons là avec joie le convoi d'Annick, Dilette, etc.... Je fais, ou plutôt je refais la connaissance d' Hélène Roederer. Hélène est une merveilleuse fille de vingt ans, blonde, éblouissante, qui pousse la crânerie jusqu'à la témérité. Elle a été prise dans le maquis, « les armes à la main », et on l'a à l'œil. Il faut dire qu'elle attire les regards. Elle est vêtue d'un pantalon de ski bleu foncé et d'une blouse rouge éclatant.
Je connais la famille Roederer, et Hélène me dit que j'ai reçu sa promesse guide, il y a quelques années à la Compagnie de Roanne.
Dans la grande baraque où nous passons nos journées, il fait une chaleur de four, il n'y a pas la place de bouger, il est interdit de parler à haute voix, de rire, de chanter. On chuchote, on s'occupe comme on peut ; certaines ont des cartes à jouer ou en fabriquent. Mon missel, que je suis si contente d'avoir sauvé, est une grosse ressource. Pendant le voyage, je n'osais pas m'y plonger plus d'un quart d'heure, craignant que mes compagnes ne trouvent cela inamical. Ici, je puis le feuilleter longuement.
.....

C'est à peu près deux ou trois jours avant le départ qu'Hélène Roederer prolongea de 15 secondes sa station aux lavabos et sortit bonne dernière. La commandante se mit à la gifler à tour de bras. Je reverrai toujours Hélène, sa belle tête blonde rejetée en arrière, son sourire éclatant sous les coups, elle riait presque tout haut. Cela rendit la commandante folle furieuse. Elle fit appeler un des hommes du camp (était-ce « le tueur » ou un autre, je ne sais plus). Il gifla aussi Hélène, puis on lui mit les menottes, on l'enferma seule dans une baraque dont elle ne devait plus sortir. Nous avions de ses nouvelles et passions des messages oraux par les Lorraines..... »

POUR HELENE ROEDERER

Celle qui croyait au ciel ; celui qui n'y croyait pas. Le poète avait vu juste, en ce temps des vrais choix. Choix individuels : pouvoir se regarder soi-même sans honte. Choix pour le pays : ne pas supporter, ne pas laisser faire l'abaissement national.

Emotion profonde en retrouvant aujourd'hui, quarante trois ans après, cette photographie d'un visage que je n'avais jamais oublié dans sa mobilité, ses lumières et ses ombres, ses certitudes et son calme, ses sourires. Elle me transmettait « Défense de la France » et je lui donnais les tracts de la « cellule » de la Faculté des Lettres. Confiance réciproque qui n'avait pas à se dire, à se justifier, à s'analyser. Nous étions de la même confrérie, pour avoir le même recul devant le pétainisme et devant le nazisme. Les gens les plus sûrs alors, et en ce lieu, se recrutaient à la fois dans la mouvance d'un certain christianisme, et dans la toute petite poignée des étudiants communistes.

Nous avions, elle et moi, une innocente mais profonde complicité. Nous arrivions fréquemment tôt le matin dans les salles impersonnelles, un peu triste, entourant l'une des cours intérieures de la Faculté des Lettres.

Elle était souvent habillée en scout, avec de grosses chaussures de marche, comme si elle venait toujours du grand air, d'un autre lieu. Il y avait un piano, pas parfaitement accordé, dans l'une des pièces. J'étais assis à l'écart d'elle. Je l'écoutais jouer. Du Jean -Sébastien, souvent. Reprise de soi, dans cette musique sereine. Certitude de ce qu'il fallait faire. Confiance. Elle refermait le piano. Nous échangions nos sourires, sans mots. Et nous allions dans quelque salle de lecture, nous plonger dans les livres.

Ayant quitté la Faculté en juin 1943 pour le maquis de l'Ain, ceux de l'Armée Secrète, je ne l'ai jamais revue. Mais j'ai su. De même que j'avais su, clandestin à Lyon à partir du printemps 1944, après les combats dans l'Ain en plein hiver, comment était mort Gilbert Dru, un camarade d'hypokhâgne puis de khâgne, petit lutin au bon visage. Nous nous étions rencontrés quelques semaines avant son arrestation, au lieu même de son futur supplice, place Bellecour, et dit nos espoirs. Chrétien, lui aussi.

La résistance n'appartient à personne, mais à tous ceux qui, différents et divers, l'ont voulue et faite, dans une sombre joie.

Vincennes, 12 février 1986

Jean BOUVIER

Professeur émérite – Université Paris-I

Institut d'Histoire du Christianisme

Université Jean Moulin Lyon 3

Centre André-Latreille

Université Lumière Lyon 2

JOURNÉE D'ÉTUDE

"Autour d'Hélène Roederer Aspects de la résistance étudiante à Lyon"

Le mercredi 10 mai 1995

Amphithéâtre Huvelin
15, quai Claude-Bernard
LYON (7°)

Pour commémorer le 50° anniversaire de la victoire sur le nazisme et la mort à Ravensbrück, le 10 mai 1945, d'Hélène Roederer, étudiante lyonnaise et résistante,

l'Institut d'Histoire du Christianisme et le Centre André Latreille
se sont associés pour organiser une
Journée d'étude
consacrée à quelques aspects de la Résistance étudiante.

Cette Journée est placée sous le haut patronage de:

Monsieur Daniel BANCEL
Recteur de l'Académie de Lyon,
Chancelier des Universités

Monsieur Gérard FONTAINE
Président de l'Université Claude Bernard-Lyon 1

Monsieur Eric FROMENT,
Président de l'Université Lumière-Lyon 2

Monsieur Henri ROLAND,
Président de l'Université Jean Moulin-Lyon 3

Monseigneur Christian PONSON,
Recteur de l'Université catholique de Lyon

TÉMOIGNAGES: DES ÉTUDIANTS EN RÉSISTANCE

Présidence: Professeur Jean-Dominique DURAND
Directeur de l'Institut d'Histoire du Christianisme

9h30 Accueil par le Monsieur le Doyen Michel LAFERRÈRE

Allocution d'ouverture par Monsieur le Recteur Daniel BANCEL

Raymonde BELOT-GUYON: *Une étudiante en Histoire et Géographie en 1942*

Suzanne BINETRUY: *Une modeste branche de l'Union des Femmes Patriotes: l'Union féminine universitaire*

Jacques ALLIX: *Pourquoi j'ai franchi les Pyrénées*

Serge NELKEN: *L'ambiance patriotique des lycées de Lyon et de Saint-Etienne pendant l'Occupation*

Charles ROEDERER: *L'environnement familial d'Hélène Roederer. Le contexte de son engagement*

Suzanne GUYOTAT: *Hélène ROEDERER à Ravensbrück*

D'autres témoignages écrits seront remis aux participants.

12h-13h 30: déjeuner sur place

13h 30 - 15h: Visite de l'exposition *Elise Rivet, religieuse et résistante lyonnaise*, en l'église Saint-Just (rue des Farges, 69005 Lyon). Présentation par Madeleine COMTE.
Le transport pourra se faire par car depuis l'Université.

DU TÉMOIGNAGE À L'HISTOIRE

Présidence: Professeur Étienne FOUILLOUX,
Directeur du Centre André Latreille

15h - Renée BÉDARIDA (I.H.T.P.): *Résistance spirituelle en milieu étudiant*

Bruno BENOIT (Lyon 2): *Lycéens et étudiants résistants: qu'en est-il à Lyon?*

Olivier WIEVIORKA (Valenciennes): *L'engagement d'étudiants dans la Résistance.L'exemple de Défense de la France*

Daniel MENGOTTI (Nancy): *Résistance catholique au nazisme: Fernand Belot (1917-1944)*

Conclusions de la Journée par Bernard COMTE (Lyon 2)

18h Cérémonie du Souvenir à la Bibliothèque des Lettres, salle "Hélène Roederer"

19h Conférence publique de Jean-Marie DOMENACH

La résistance des étudiants à Lyon. Témoignage pour l'histoire

Souvenirs .....

Le milieu familial d' Hélène Roederer: contexte de son engagement

L'enfance d' Hélène s'est passée à Saint Chamond, ou plus exactement à Izieux, dans la grande maison affectée au directeur de l'usine des Aciéries de la Marine que notre père a dirigé de 1924 à 1943. Milieu extrêmement protégé par nature; mais nous n'avons pas pour autant été élevés dans du coton, et si mes frères et soeurs aînés n'ont pas connu l'école primaire et ont bénéficié à ce stade d'un enseignement essentiellement dispensé à domicile, c'est au Lycée de Saint Etienne qu'ils firent leurs études secondaires.

En revanche milieu patriote, très marqué par la guerre de 1914-1918, encore très proche et très importante dans la mémoire de notre père qui l'avait vécu non en jeune conscrit mais en homme fait, dans le milieu de sa trentaine: après cinq années d'activité professionnelle en Russie, il avait regagné la France à la mobilisation; blessé et fait prisonnier, repris au cours d'une tentative d'évasion, il avait été incarcéré dans une forteresse de représailles, le réputé « Fort IX » d'Ingolstadt, en compagnie d'autres officiers parmi lesquels plusieurs étaient promis à un haut destin, comme le furent par exemple Toukhatchevsky et Catroux, mais dont le plus célèbre restera Charles de Gaulle.

La guerre terminée, il s'était trouvé en poste en Sarre, où sont nés les trois aînés de ses six enfants.

17 juin 1940. Armistice demandé mais non encore signé; derniers combats se poursuivant encore. Une automitrailleuse

allemande venant de Lyon vers St Etienne en élément très avancé traverse Saint Chamond. Elle est cueillie à la sortie de la ville par un blindé léger en embuscade. Le lieutenant français responsable avait déjà pratiqué plusieurs fois le même genre d'opérations au cours de la retraite, et s'était ainsi forgé d'ailleurs une petite célébrité au sein de son arme; le véhicule allemand est détruit au premier coup.
Un allemand rescapé s'était mis à l'abri en bas du grand mur de soutènement qui borde à gauche l'artère principale de St Chamond. Juste au-dessus, dans la rue surplombante, un ancien ouvrier de l'usine, mis à pied au début de la guerre comme militant communiste et donc réputé douteux dans une usine d'armement, observait la scène: il ne put se retenir de saisir un pavé, et, en le laissant tomber avec précision, d' assommer l'allemand,
C'était là le genre d'acte que notre père comprenait et ne pouvait qu'approuver: le soir même, cet ouvrier était réintégré à l'usine, notamment pour qu'un alibi puisse, en cas de besoin, lui être forgé.

Ce même 17 Juin, en tout début d'après-midi, notre père avait envoyé les trois premiers de ses six enfants (19, 18 et 16 ans), dont Hélène, l'aînée, à la recherche du Consul d' Angleterre à St Etienne pour essayer de trouver un moyen de rejoindre l' Angleterre (l'appel de De Gaulle n'avait pas encore été lancé, mais il y avait déjà eu la déclaration de Churchill selon laquelle l'Angleterre poursuivrait la guerre).
Clairvoyance d'un père (il connaissait bien les Allemands tant pour les avoir combattus et avoir subi leur captivité que pour en avoir ensuite dirigé dans le cadre de ses activités professionnelles, et craignait - a juste titre, la suite l'a prouvé - que ses enfants, d'ascendance alsacienne et nés en terre allemande, ne soient considérés comme de nationalité allemande) qui montrait également par là-même quelle serait son attitude vis à vis de l'occupant, et de la part de nos parents admirable rapidité de réaction quand on pense qu'il s'agissait de mettre sur les routes leurs enfants sortant à peine de l'adolescence: notre mère, en toutes ces circonstances, fut entièrement aux côtés de notre père.
Le Consul était déjà parti depuis plusieurs jours - Notre père envoya alors son fils, plus directement menacé que ses soeurs, à Bordeaux pour essayer de partir en bateau. Sans succès évidemment, il fallait alors des contacts très particuliers pour parvenir à s'embarquer: même des hommes politiques bien placés n'y sont pas parvenus. (Mon frère Michel joindra plus tard le Maroc, via l'Espagne, afin de s'enrôler. Il subira la désagréable, mais ridicule incarcération dans les prisons espagnoles, spécialement odieuse envers les aborigènes - Il reviendra en France avec la Première Armée[1].)

Les semaines qui suivirent furent marquées par l'action intense de notre père à l'usine pour éviter que quoi que ce soit de sensible ne puisse servir aux allemands, directement ou indirectement, et que notamment ne puisse être terminé le cuirassé « Clémenceau » dont la construction avait été entamée: les blindages, prêts à être livrés, ont été transformés, noyés au milieu de sacs de sable, en abris anti-aériens.
Les derniers chars B1-Bis, terminés, n'avaient pu être livrés à l'armée: équipés par des ouvriers de l'usine, volontaires, les

[1] Notons pour l'anecdote que, officier de l'Armée Française évadé de France, il est toujours sous le coup de la condamnation à mort pour désertion infligée par Vichy, laquelle n'a jamais été rapportée non plus qu'exécutée.

uns furent pris en charge par un capitaine de blindés que la retraite avait amené là, sans mandat, et menèrent le dernier jour avant l'armistice un combat efficace dans la vallée du Rhône, les autres, quittant l'usine par la montagne alors même que la vallée était tenue par les allemands, furent cachés dans la montagne; la 1ère Armée les récupérera quatre ans plus tard au cours de son avance. Il restait cependant en souffrance de nombreux éléments qui furent eux aussi dissimulés: coupoles transformées en pavages d'ateliers, autres éléments camouflés en abris, et ce jusqu'à la fin de la guerre.

Par ailleurs, pour éviter que l'usine ne soit condamnée à fournir des armements aux allemands, tout en continuant cependant à assurer du travail aux ouvriers, le plus grand nombre possible de ceux-ci ont été mutés vers des petites sociétés annexes, très généralement des sociétés réfugiées de la région parisienne auxquelles l'usine fournissait des locaux. Les fabrications de locomotives ont été amplifiées, après une transformation rapide de l'atelier de montage des chars, et des fabrications annexes (clous, pelles, pioches) lancées....

Parmi ces petites usines « filleules » destinées à disperser le personnel, mon père avait fait acheter par la société en 1941 une mine de tungstène à Leucamp, dans l'extrême sud-ouest du Cantal: ce fut pendant trois ans un lieu de rassemblement et de passage pour des quantités de jeunes menacés du STO ou pire, et un centre de recrutement pour les maquis de la région, spécialement de l'armée secrète: mon deuxième frère, André, fut un de ceux là en mai 44, et prit part à ce titre à l'opération dite par dérision « Apfelkern », qui a retardé la montée en ligne de la division allemande « Das Reich », d'Aquitaine vers le front de Normandie.

Notre père réussit même (mais in fine eut-il raison et ces canons sont-ils restés en Suisse?) à fabriquer pendant deux ans pour la firme suisse Oerlikon des canons antiaériens bi-tubes de 20 déguisés tête-bêche par paires en essieux de remorques et procurant ainsi en un seul paquet l'équipement d'une même pièce!

On peut s'étonner d'ailleurs de ce que ces actions, menées avec la complicité de quelques responsables qui partageaient les options de notre père, n'aient, jusqu'à la fin de la guerre, jamais été dénoncées: l'ensemble de l'encadrement et du personnel de l'usine n'était pas, loin s'en faut, animé par l'esprit de résistance; il faut croire que l'ascendant moral de quelques actifs a suffi pour empêcher les autres de basculer, d'un pétainisme « révolution nationale », à la collaboration franche. Cet exemple se doit d'être rappelé, alors qu'il est devenu courant d'excuser petites et grandes lâchetés que connurent certains comme étant dues à l' « air du temps ».

Il faut aussi rendre ici hommage à la population de Saint Chamond, qui vous eût violemment pris à partie si votre lampe n'avait pas son verre bleu (crainte d'attirer ainsi les bombes anglaises), mais qui n'a pas suscité de milice, et n'a pas dénoncé ce lieutenant de la RAF venu, Dieu sait comment, embrasser sa mère!

Dans ce contexte général, il faut cependant dire que notre père, qui connaissait très bien de Gaulle (profonde amitié qui datait de leur commune détention en Allemagne), et un peu Pétain qu'en tant qu'ancien combattant de 14 il avait admiré, qui connaissait aussi les liens qu'ils avaient eu (mais aussi les confidences de De Gaulle avant la guerre « savez-vous, Gospodine, le Maréchal, ce n'est vraiment pas ce qu'on pense; il est décevant »), fit partie pendant un certain temps de ceux qui pensaient qu'une compréhension

pouvait exister entre les deux: il lutta dès le premier jour de l'armistice contre les allemands, pas immédiatement contre Vichy, tant qu'il ne comprit pas que la politique de Vichy conduisait irrémédiablement au déshonneur et à une capitulation totale.

J'ai parlé de nos parents, et j'ai essayé, par quelques anecdotes et leurs réactions aux abords immédiats de l'armistice, de montrer l'exemple qui venait d'eux. Mais nous vivions au sein d' un entourage familial très uni et plus large: du côté paternel comme du côté maternel, nos familles sont d'origine alsacienne, ayant choisi la France en 1871; nos deux grand'pères ont connu cet exil - on peut bien employer ce mot puisque tout retour en Alsace leur fut alors interdit - l'un comme jeune homme, l'autre comme enfant.
Notre grand'père paternel, décédé en 1945, vivait alors près de nous et passa même à Izieux quelques mois pendant la guerre. Il avait vu ses cinq fils et son gendre revenir de la guerre de 1914-1918; au cours des années 30, il les réunissait tous régulièrement dans de vastes locations susceptibles de les accueillir avec leurs enfants: nous étions ainsi très proches de nos cousins et Izieux restait, pour toute la parentèle, un pôle de ralliement et parfois un refuge.
Notre famille maternelle s'était, elle, installée d'abord à Nancy, puis avait retrouvé l'Alsace en 1919, notre grand'père étant revenu à Strasbourg, chargé d'une mission de « dé-germanisation » de l' Université. La famille avait ainsi retrouvé sa propriété au bord de l'Ill, à Graffenstaden, où nous avons passé l'essentiel de nos vacances d'enfants et d'adolescents avec nos cousins, oncles et tantes. Maison exceptionnelle et chérie dont la destruction en février 1942 n'a pas arrangé notre considération à l'égard de nos co-riverains du Rhin.

C'est dire si, malgré le départ de 1871, nous restions pétris de culture alsacienne. Et au milieu de cette culture, il y a bien sûr les relations avec l'allemand: ce cousin mal élevé, dont on comprend la langue, avec lequel on partage incontestablement une culture littéraire, artistique, et surtout musicale en ce qui concernait notre famille, mais dont on sait aussi la propension à s'imposer à table sans être invité , et qu'il faut très régulièrement combattre pour le remettre à sa place. La « grande » guerre était encore toute proche, à laquelle tous les hommes de la famille avaient participé activement: dans les évènements des années trente, la génération qui nous précédait avait d'abord vu le retour du prussianisme et de l'esprit de revanche.
Nos parents avaient des sources d'information proches sur les évènements qui survenaient en Allemagne; il n'est pas sûr pour autant qu'ils aient alors saisi ce qu'était réellement le nazisme. Ils étaient frappés par le retour du militarisme, l'embrigadement de la jeunesse, le prodigieux déploiement de la foule, manifestations redoutables des traditions teutonnes (le « Zusammenmarschieren »). Ce qu'ils avaient pu recevoir d'informations sur l'antisémitisme et ses exactions avait dû leur paraître exagéré ou parcellaire, et rattaché à un autre trait germanique traditionnel (la « Schadenfreude ») couronnant le chauvinisme. Même des évènements qui s'inscrivaient dans la démarche logique du nazisme (nuit de cristal, nuit des longs couteaux...) ne pouvaient guère être compris, vus de France, pour ce qu'ils étaient et paraissaient des épiphénomènes, convulsions involontaires de l'histoire. Ce ne sont que les informations parvenues plus tard, au cours de la guerre, qui ont permis de comprendre où allait réellement cette Allemagne-là.
La lutte contre l'allemand était dans les gènes, elle n'était pas encore, alors, lutte politique contre un système probablement pas encore bien compris - la suite a d'ailleurs

montré que sur cette lutte-là, la famille au sens large n'a pas conservé toute son homogénéité.

Il n'est pas étonnant que, sur un tel terrain , notre soeur Hélène, dotée d'ailleurs dès l'enfance d'un caractère très fort, éduquée dans une famille où le sens de la responsabilité était inculqué indifféremment aux filles comme aux garçons, ait trouvé tout de suite où était sa place. Pour elle, du fait de son caractère exigeant et de sa jeunesse, la tiédeur était inconnue: les choses étaient blanches ou noires, et Vichy, né de la capitulation, était à mettre du même côté que les allemands, l'ennemi. Son caractère entier vaudra d'ailleurs à Hélène, lors de son arrestation puis ensuite en Allemagne, d'avoir d'elle même laissé de côté des chemins qui auraient pu lui valoir, sans honte, une autre fin: mais il lui faudra, par fidélité à elle même, toujours braver, voire narguer, cet ennemi qu'elle combat.
D'autres éléments sont venus s'ajouter: j'ai parlé d'éducation indifférenciée entre filles et garçons: bien plus, Hélène avait été personnellement très frappée par plusieurs lectures montrant l'héroïsme de certaines femmes lors des deux conflits antérieurs avec l'Allemagne, et était consciente de l'importance du rôle que les femmes pouvaient tenir, surtout à partir du moment où le combat s'installait hors d'un champ de bataille (elle avait notamment pour Louise de Bettignies une admiration profonde). Sa forte implication dans le scoutisme lui avait donné l'occasion de s'exercer aux responsabilités. Le projet de départ en Angleterre, avorté, la laissait aussi dans un grand besoin de servir.
Dès Juillet 1940, Hélène avait été profondément frappée par le défaitisme ambiant, et d'y voir tomber des personnes pour lesquelles elle éprouvait, jusque-là, une grande admiration.

Dès alors, son thème, qu'elle conservera jusque au bout, à Ravensbrück même, était: « rien n'est perdu, tant qu'on a encore des forces pour lutter ». Son premier souci, son premier acte de « résistance », très individuel encore, fut celui d'apporter et de diffuser une information « positive » donnant l'idée qu'il était encore possible de changer le cours des choses: c'est l'époque des « prophéties » (Ste Odile, Nostradamus etc...) qui circulaient alors sous forme de traits, soigneusement arrangées pour signifier cet espoir, et dont la soi-disant ancienneté ne donnait pas prise à la répression. C'est aussi la diffusion de la presse genevoise, qu'il était encore possible de se procurer en zone dite libre, et des communiqués de la BBC: notre soeur Mano se souvient d'en avoir convoyé, de la part d'Hélène, en février 1941 jusqu'au coeur de l'Auvergne.
« Lutter contre l'attitude de vaincus », ce premier réflexe d'Hélène, ne pouvait qu'être attisé par les souplesses dorsales du gouvernement de Vichy, sans exclure la provocation: toute festivité étant interdite le 14 juillet et le 11 novembre, c'est ce jour-là qu'avec la complicité de son père elle organisa un « feu d'artifice » - maigre il est vrai, le matériel faisant défaut - dans le jardin, au vu et au su des voisins sans quoi la chose perdait tout intérêt.
Le besoin de servir d'Hélène trouva à s'exprimer dès l'été 1940, avec l'accueil des vagues de réfugiés qu'il fallait installer à St Chamond. Très vite, d'autres opportunités se présentèrent, puis ce fut, avec son installation à Lyon, la possibilité, en retrouvant à l'Université d'autres étudiants sur la même longueur d'onde, de participer à des activités moins individuelles et à plus grande échelle.
Sa position d'aînée, son caractère affirmé, ses talents intellectuels et musicaux valaient à Hélène une place particulière au sein de la famille. Son engagement fut immédiatement compris et appuyé par son entourage:

chaque fois qu'elle a eu besoin de l'aide de ses parents, elle les a trouvés sans discussion à ses côtés. La maison d' Izieux, jusqu'à notre départ en 1943, a été ouverte à tous les camarades d' Hélène. Ce fut encore le cas après l'installation de la famille dans la région parisienne, où le Comité Directeur de Défense de la France s'est réuni chez nos parents régulièrement toutes les semaines, jusqu'au printemps 1944. La maison hébergera aussi, jusqu'à la libération, des camarades en difficulté ou de passage.

En revanche, nous connaissons mal l'histoire de notre soeur au début de son installation à Lyon en 1941: Hélène, notre aînée, par définition plus mûre que nous ne l'étions - surtout les plus jeunes d'entre nous - était par caractère plus encline aux confidences envers les parents qu'envers les puînés, sur lesquels elle possédait un ascendant consensuel, mais dont elle respectait les secrets; il est normal que la fratrie ne soit pas, à un tournant comme celui où elle se trouvait alors, la meilleure dépositaire des pensées les plus intimes.

La suite de l' évolution d'Hélène, d'un antigermanisme historique et viscéral vers des choix politiques plus personnels et plus élaborés, a sans doute été mieux ressentie par ses camarades et ses maîtres, qui l'ont alors accompagnée, et dont quelques-uns sont ici et nous font l'honnneur de nous inviter à leurs côtés; ce sont eux qui pourront nous en parler en connaissance de cause.

Lyon – 1995 – Ch. ROEDERER

